

# ANTIRESSE

EDITION D'été

N° 246 | 16.8.2020

*Syringue pour bailler clystere aux hommes.*

## Le retour de Coronafirus Chemins noirs et citadelles intérieures

*ires, nouets & pessaires.*

CHAP. XX

Autre S... LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## L'école de la peur

L'ÉTÉ 2020 RESTERA PEUT-ÊTRE DANS L'HISTOIRE COMME CETTE SAISON BASCULE OÙ L'HUMANITÉ A DÛ CHOISIR SA CARRIÈRE FUTURE. ENTRE RÉGRESSION GRÉGAIRE ET ACCÈS À L'ÂGE ADULTE, ENTRE RETOUR À LA RAISON ET COMPLAISANCE DANS LA FOLIE, JOURNAL D'UNE PROMENADE SUR LE FIL DU RASOIR.

### 10.8.2020. *Le triomphe de Coronafoirus*

Voici bientôt six mois, lorsque la panique virale a submergé l'Europe, j'ai initié dans l'Antipresse et chez Marianne un blog intitulé *Coronafoirus*. C'était évidemment un clin d'œil à Molière et à son docteur Diafoirus pontifiant dans le *Malade imaginaire*.

L'appellation m'était venue instantanément, dès l'annonce des premières *réunions de crise*. Instantanément mais pas par hasard. Molière est un voyant extralucide. Sous chaque comédie de Molière se cache un traité sur le pouvoir, la manipulation et la psychologie sociale. Chacune est subversive, non seulement pour son époque, mais pour toutes les époques et tous les lieux où règne l'enfumage par les mots et la terreur de la bienpensance.

Depuis six mois, Molière est gâté — ou enfoncé, c'est selon. Les pédants morticoles Purgon et Diafoirus ont envahi les plateaux de télévision avec leurs instructions aussi péremptives que provisoires sur le Grand Mal Inconnu (ah! si Molière avait connu le mot *virus*). Trissotin

le cuistre trois fois sot s'est cloné en une armée de ministres et d'experts plus vains et contradictoires les uns que les autres. Insensibles à la panique ambiante, les Femmes savantes et les Précieuses ridicules nous apprennent à respecter les 48 variantes du LGBTQWERTZY en défigurant la langue française. Cependant qu'Alceste le misanthrope, réincarné un peu en chacun de nous, fait une croix sur cette humanité abrutie et se cherche un désert...

Mais c'est évidemment le personnage le plus emblématique, le plus pervers, de la tribu moliéresque qui dirige le bal. Je veux parler de Tartuffe dans ses divers déguisements: en tant qu'industriel de l'informatique rhabillé en blouse blanche, se faisant passer pour philanthrope, accroissant sa fortune à chaque fois qu'il fait mine de la partager, aggravant le malheur du monde à mesure qu'il prétend le soulager. Ou en tant que Professeur «Sème-la-Peur» Ferguson, imposant à ses concitoyens britanniques une discipline absurde sur la base de

calculs foireux, discipline qu'il s'est empressé de violer le premier pour coucher avec sa maîtresse, ajoutant l'adultère à l'hypocrisie et l'hypocrisie à la prévarication.

J'utilise à dessein un vocabulaire moral qui n'a plus cours pour rappeler combien l'évaluation du facteur humain est ignorée dans le discours dominant sur cette crise. Combien, par conséquent, les faquins, les ambitieux et les escrocs ont le champ libre. L'escamotage des vieilles passions humaines, trop humaines, qui sont *toujours* à la barre des affaires publiques, est l'un des aspects caractéristiques, sinon le but, de cette religion technologique qui prétend tout réduire en «faits» et en données. De tout temps, la compréhension de la marche du monde — qu'il s'agisse de guerres, de développement, de concurrence commerciale ou de politiques sociales -, passait obligatoirement par une réflexion élémentaire sur le «Qui fait quoi? Avec qui? Contre qui? Dans quel but?». Toute

une série de questions couvertes désormais par l'accusation de complotisme — sauf lorsqu'il s'agit des menées de MM. Poutine, Xi ou Trump, bien entendu.

La satire sociale a toujours été un dévoilement des stratégies biaisées et des raccourcis illicites du Pouvoir. Elle n'a plus de place dans le monde où nous sommes, parce que ses personnages, si caricaturaux qu'ils soient, ont quitté l'univers de la fiction et se sont répandus dans la vie réelle. Tartuffe s'est affranchi de son créateur. Il s'est échappé du laboratoire comme le monstre de Frankenstein.

Ce n'est pas pour rien que les théâtres restent obstinément fermés. On n'a plus besoin d'eux: la comédie est dans la rue. A l'enseigne de *Coronavirus*, nous avons droit à un véritable *pot-pourri* de machinations et de quiproquos. Le seul hic est que nous ne voyons pas la fin de la pièce et ne pouvons quitter la salle. Autant en prendre notre parti!

### 11.8.2020. De quoi je me mêle

Un ami m'a fait reproche de «gâcher mon talent» à commenter des affaires «médicales» qui ne sont pas de mon domaine. Il a raison. De quoi je me mêle? Une petite mise au point n'est pas inutile.

Le fléau des maladies cardiovasculaires ou du cancer est une affaire strictement médicale. Les épidémies, qui impliquent une responsabilité civique et donc des mesures collec-

tives, sont une affaire politique. En tant que citoyen, je suis concerné comme n'importe qui.

Pendant les quatre premiers mois de l'alerte, je me suis abstenu de livrer le fond de ma pensée à l'état brut. Avec les propos distanciés que j'ai tenus, j'ai enregistré tout de même deux désabonnements, dont celui d'un médecin. Depuis la mi-mars, j'ai estimé que la drama-

turgie du Covid\_19 était calquée sur le modèle de la grippe H1N1, qui avait commencé, on ne s'en souvient plus guère, par des instructions erratiques et incompréhensibles de l'OMS, tout à la fois hurlant à la catastrophe planétaire et ne prescrivant aucune des mesures éprouvées de contrôle des épidémies qui étaient à disposition. Pompier pyromane...

À l'automne 2009, sur les 38 titres annoncés dans l'édition française sous le mot-clef #H1N1, un seul tablait sur le dégonflement de cette menace et non son aggravation: c'était *H1N1, la pandémie de la peur* de Bernard Dugué, dont j'étais l'éditeur, aux éditions Xenia. Il serait utile de feuilleter les 37 autres livres et l'atmosphère de «tous aux abris» que la plupart colportaient pour comprendre l'un des ressorts essentiels de cette récursive «réussie» que fut covid\_19. La peur fait vendre, non seulement des potions, mais également du bavardage sur tous les canaux, jusqu'à en faire oublier la

cause originelle de l'effroi. Mais qui renoncerait à cette manne?

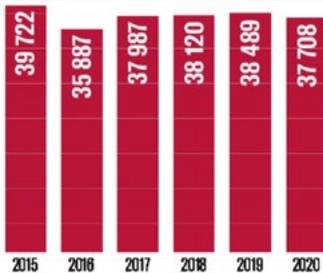
À la même époque, j'avais également publié les ouvrages du Dr Deslarzes sur l'instrumentation commerciale de la santé humaine par le système des assurances maladie. Puis ce fut *La Piqûre de trop* de Catherine Riva et du Dr Spinosa, une enquête exemplaire sur l'imposition d'un vaccin très vanté, très coûteux et très discutable contre le cancer du col de l'utérus. Depuis le gonflement de la menace jusqu'au soudoiment des institutions, tous les ingrédients de 2020 étaient déjà réunis. Ce fut, dans ma carrière d'éditeur turbulent, le seul ouvrage qui me valut des menaces de poursuites. Menaces uniquement, et avant parution, parce que les intéressés n'avaient évidemment aucun intérêt à ce que le contenu de cet ouvrage se répande dans la nature.

Pourquoi cet intérêt pour les questions de santé? À vrai dire, les auteurs m'avaient trouvé tout seuls, peut-être parce que le terrain, l'air de rien,

est sérieusement miné. Mais il y avait une prédisposition. Quelques années plus tôt, j'avais brièvement officié comme rédacteur en chef d'un magazine de santé et bien-être. Cela m'avait permis, gros naïf que j'étais, de toucher du doigt une réalité aussi

### Statistiques des décès en Suisse

Entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 20 juillet, de 2015 à 2020



Les statistiques de l'OFS sont sans équivoque. Au premier semestre 2020, il y a par exemple eu 2000 décès de moins qu'au premier semestre 2015.

### Les six semaines les plus meurtrières pour les 80 ans et plus

**2020 6214 décès**  
entre le 16 mars et le 26 avril

**2017 6793 décès**  
entre le 2 janvier et le 12 février

**2015 6707 décès**  
entre le 26 janvier et le 8 mars

Comparaison n'est pas raison diront certains. Il n'empêche qu'en superposant les six semaines où le nombre de décès a été le plus élevé lors du premier semestre des six années écoulées, le millésime 2020 n'est de loin pas le plus funeste. Grâce au confinement, selon Antoine Flahault.

massive que l'éléphant dans la pièce: le fait que la «santé» des humains dans la société où nous sommes n'était qu'un commerce parmi d'autres, mais plus lucratif, avec des marges démesurées, et plus sûr, avec des clientèles captives et tétanisées comme des souris face au cobra.

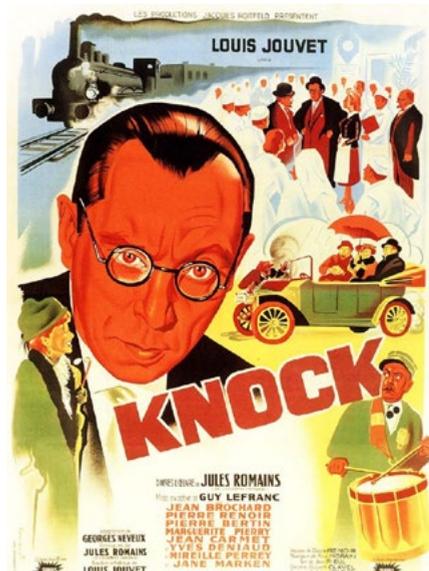
Et puis, il y a eu dès 2017 l'expérience des effets réellement profonds du jeûne total, la thérapie la moins chère de toutes, et l'une des plus efficaces. Mais aussi des plus réprimées, et pour cause, dans les pays

industrialisés. Il n'est pas question que la moindre parcelle de notre santé soit soustraite à la loi du profit. Quand celle-ci parvient à s'associer au contrôle social, c'est le *jackpot* absolu. La société humaine entre dans l'ère de la médecine *vétérinaire*. Le patient n'est pas soigné pour son seul bien, mais pour le profit de celui qui l'exploite.

PS — Sur la question du jeûne, on peut consulter notre petit guide de lectures.

## 12.8.2020. *Fric & Knock*

Dans son enquête sur le jeûne (*Le jeûne, une nouvelle thérapie?* Arte Éditions, 2013), Thierry de Lestrade consacre un chapitre éclairant à la manière dont on a imposé, aux États-Unis d'abord, le monopole de la médecine dite scientifique. L'élimination (parfois via la case prison) de tout un foisonnement de thérapies populaires et traditionnelles en a été la phase préparatoire. Le moment clef a été l'alliance, dès 1908, des fondations Carnegie et Rockefeller avec l'industrie pharmaceutique sous l'impulsion d'Abraham Flexner, un pédagogue qui n'avait rien d'un médecin (pp. 48-49). Les règlements de compte de l'AMA (association médicale américaine) avec les médecines «alternatives» — dont le jeûne — furent féroces et sans merci. Comme aujourd'hui dans l'information, une inquisition des «fake news» médicales fut mise en place... par les



plus gros fournisseurs de fake news dans le domaine.

Dans un pays qui croyait encore à la liberté de l'individu et de l'entreprise, cette purge vieille d'un siècle

donne un avant-goût de ce qu'est le totalitarisme sanitaire. Un de ses aspects les plus symptomatiques et les plus cocasses à la fois est le découplage de cette idéologie d'avec la santé concrète des gens. Les seuls critères opérants étaient le profit et le contrôle. Quatre générations plus tard, l'obésité morbide d'une part significative de la population américaine a transformé l'épidémie de Covid\_19 en un cataclysme majeur. S'est-on demandé comment ce peuple aurait réagi en 2020 si, un siècle plus tôt, on n'avait pas mis en taule les naturopathes jeûneurs comme Sheldon, mais plutôt les vendeurs de pilules de l'AMA?

Comme quoi la philanthropie des milliardaires, en matière de santé, devrait être examinée à la loupe. C'est exactement ce que les médias de grand chemin s'interdisent de faire.

C'est que l'état de *santé naturelle* ne fait même plus partie du débat. «Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore», proclamait l'inénarrable Dr Knock dans la pièce prémonitoire de Jules Romains (1924), *Knock ou le Triomphe de la médecine*. On a le sentiment que les marchands de peur d'aujourd'hui n'ont fait que copier la formule. Tout individu sain est un infecté en puissance.

### 13.8.2020. *Beyrouth, la barbarie terminale*

La destruction de Beyrouth en l'espace de dix secondes nous donne une idée de l'échelle de temps qu'il faut pour réduire nos systèmes en cendres. Il peut s'agir d'une attaque. Les bombes atomiques «miniaturisées» font partie de la panoplie, les États ne s'en cachent pas. On trouve facilement sur le net un clip carré-

ment publicitaire de CNBC en faveur d'une bombe tactique US «propre» et «intelligente» (*smart*) d'une charge modulable entre 300 tonnes et 50 kilotonnes d'équivalent TNT. L'explosion de Beyrouth, chimique ou nucléaire, est évaluée aux alentours de 2 kilotonnes. On a de la marge.

Il peut aussi s'agir d'un accident et



c'est encore pire. Après les désastres industriels du XXe siècle, entreposer des milliers de tonnes d'explosifs militaires (les vertus agricoles du nitrate d'ammonium ont été découvertes sur les champs de bataille de la Première guerre mondiale soudain fertilisés par les explosions) en plein port et les flanquer d'un stock de feux d'artifice est d'une stupidité noire. Confirmant que l'humain n'est décidément plus à la hauteur des moyens dont il s'est doté. Et l'on frissonne alors en se demandant — par exemple — *qui* va prendre soin des soixante centrales nucléaires françaises, autant de bombes sales hors d'âge hébergées par un État qui cède pas à pas la maîtrise de son territoire.

Quelle que soit la cause de ce désastre, guerre ou accident, il est avant tout une manifestation de la barbarie terminale. Une barbarie qui n'est pas, comme l'observait Chesterton, une civilisation accidentellement imparfaite, mais «quelque chose qui est en guerre avec les principes mêmes qui ont rendu possible la société humaine». Comme si les gestionnaires de cette machine de destruction/surconsommation où nous vivons n'éprouvaient aucune crainte des conséquences. Comme s'ils avaient une planète de rechange. Ou comme si leur habitat naturel se trouvait dans les mondes inférieurs, sans air et sans lumière.

---

Digression... ou pas? «Mais pourquoi haïssent-ils tant les arbres?» me

demande une amie en me montrant des avenues et des places «modernisées», partout en Europe, où le gris granit/acier brossé remplace de plus en plus les frondaisons et les espaces verts. Les esplanades sont écrasées de soleil sans la moindre zone d'ombre et il n'y a plus rien pour casser les bourrasques. Au pire, on rajoute des pylônes et des voilures fixes. L'absurde est total. Je n'ose imaginer ce qu'on va faire, demain, de cette cité chaotique et charmante qu'était Beyrouth.

On dirait que les urbanistes du XXIe siècle — après les merveilleuses fantaisies du XXe, façon Hundertwasser — s'efforcent de couper autant que possible l'humanité de la nature, comme pour la préparer à un autre destin. Ou comme s'ils défrichaient le terrain pour une autre espèce, dont le milieu «naturel» serait entièrement industrialisé. Il y a une logique dans cette tendance. Essayez de lâcher un robot dans la nature sauvage. Il la transformera en désert aride ou il sera perdu.

---

Justement: *R. U. R.*, la pièce de Karel Čapek, a cent ans cette année. On ne la commémore guère. C'est pourtant de là, précisément, que nous vient le mot *robot*. Esclave, dans les langues slaves. En rédigeant pour la revue *L'Atelier du roman* mon hommage à Čapek, j'ai été moi-même sidéré par sa clairvoyance. L'épopée positiviste des automates vivants de la maison Rossum ressemble au script écrit *a posteriori* de l'époque

que nous vivons. C'est peut-être pour cela qu'on n'en parle plus.

La simplification de l'humain, son altération et enfin son remplacement sont au programme depuis des générations. Nous avons toujours pris cela pour de la littérature d'hor-

reur destinée à nous donner des frissons. Le troisième millénaire est le *précipité* (au sens chimique) de nos conjectures futuristes. Les nuées de l'imagination se condensent et nous retombent dessus en pluie toxique.

### 14.8.2020. *Mad masque*

Un détail me frappe dans les images de l'après-désastre à Beyrouth. Dans les poussières immondes de la dévastation chimique, les Beyrouthins qui balayaient les débris avaient tous sagement passé leur masque. Leur aurait-on dit de le porter sans le coronavirus? Probablement que non. Alors que ces fumées, comme dans tous les incendies urbains, sont extrêmement nocives. (D'ailleurs qu'en a-t-il été à Rouen-sous-Lubrizol?)

Le masque «corona», lui, est devenu en quelques mois un incontournable. Ceci alors même que des médecins, des épidémiologistes dans le monde entier mettent en doute son utilité, voire condamnent carrément son port permanent.

Certes, il y a beaucoup de récalcitrants, mais c'est l'autre camp qui fascine, le camp de ceux qui l'acceptent sans broncher (même quand les emballages portent la mention «ne protège pas du virus») et qui en deviennent même, dans le public, des zéloteurs. Des *people* vont même jusqu'à s'exhiber en train de s'embrasser à travers leurs bouts de tissu,

comme si c'était la nouvelle normalité.

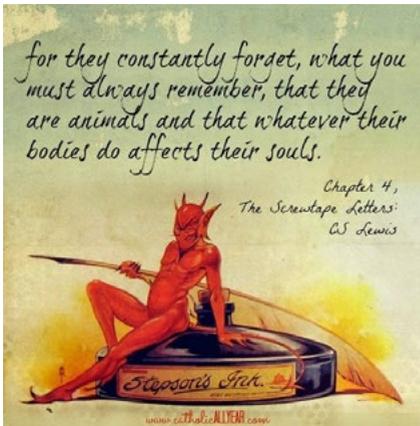
Imagine-t-on Michel Piccoli et Romy Schneider, dans *Les choses de la vie*, s'étreindre par-dessus un masque? Non bien sûr. L'amour, c'est le partage de tout *pour le meilleur et pour le pire*. Et l'amour, pour l'humanité, a toujours été au-dessus de l'hygiène, de la sécurité et même de la vie. Il était l'anti-sécurité même. L'obsession de la sécurité est la fin de l'amour et le début de la guerre de tous contre tous. Car dans un environnement *viralisé*, votre enfant, votre conjoint, votre frère peut vous faire mourir. Chaque personne de votre entourage est un cheval de Troie.

Une lectrice m'a reproché de me référer souvent au passé totalitaire, nazi ou communiste. Nous sommes dans une autre époque, avec un autre problème, m'a-t-elle dit. Elle avait raison, pour partie. Les catégories du totalitarisme ancien sont encore trop politiques et trop culturelles pour comprendre ce phénomène *infra-civilisationnel*. Car la civilisation s'occupe d'organisation sociale, de symboles et de rites, de religion et

d'éducation, d'ordre et d'économie; la *survie toute nue* n'est une priorité absolue qu'au stade rupestre...

Il n'en reste pas moins que l'expérience totalitaire nous a laissé une masse d'enseignements, avant tout sur la manière de briser la résistance des individus et des communautés. Les recettes sont universelles. Éclater la famille, ce noyau d'anarchie, introduire la suspicion mutuelle et... affoler par l'absurde.

Que ce soit au Goulag soviétique, dans l'*île nue* de Tito ou dans les hideux camps de rééducation des Khmers Rouges, l'absurde joue un rôle clef. Imposer aux détenus des tâches accablantes et absurdes, dont ils savent qu'elles sont absurdes, est le moyen le plus sûr de briser leur résistance.



«Car ils oublient sans cesse ce que tu dois toujours te rappeler: qu'ils sont des animaux, et que tout ce qu'ils font de leur corps affecte leurs âmes.» (C. S. Lewis, *La tactique du Diable*, ch. IV)

Or voici: à mesure que l'épidémie s'éteint, on impose aux citoyens dans la rue, mais plus encore aux professionnels, des mesures de protection ahurissantes. Un lecteur, travaillant dans un service d'État, m'adresse un courrier détaillé sur le catalogue d'oukases que lui et ses collègues doivent désormais appliquer à chaque instant, chaque geste. Ces gens deviendront rapidement fous, me suis-je dit en le lisant, ou alors ils tomberont en grève tacite. Ou bien, tout simplement, un beau jour, ils déchireront ces manuels comme on dissipe un cauchemar et reprendront leur vie normale, au mépris des sanctions.

«Ce document décrit sur 24 pages comment se laver les mains, combien de fois par jour, comment ne pas croiser ses collègues dans les couloirs, l'utilisation des gants, masques, lingettes nettoyantes, règles pour l'utilisation du matériel commun, règles d'utilisation de son propre matériel et de ses vêtements de travail ou de ses vêtements personnels, comment monter en voiture seul ou à plusieurs... Rien que d'énumérer ces quelques règles est un supplice pour mon cerveau. Mais le pire est qu'en lisant avec effarement ce document, je me suis dit que je lisais un nouveau Lévitique. Comme si notre nouveau dieu, vivant parmi nous, nous donnait ces nouvelles règles et directives afin de ne pas être souillés devant lui, afin de pouvoir vivre dans le respect de ce nouveau culte, toute personne devant s'y plier de gré ou de force.»

Comment croire, en lisant

de telles choses, à la théorie du complot? Comment imaginer qu'une «centrale» planétaire puisse dicter au dernier comptable de Roumanie, au dernier coiffeur du Portugal, un si minutieux catalogue de prescriptions? La loi du masque touche à une veine anthropologique. C'est la soupape du carnaval, mais à rebours. Le carnaval, c'est une *licence* pour le désordre impuni sous masque: une soupape d'anarchie. L'anticarnaval que nous vivons, une licence pour l'hyperordre, toujours grimé: une soupape de puritanisme.



■ Dessin de Pierre Kroll.

On fait erreur en croyant que la loi du masque incommodait tout le monde, comme en pensant que *toutes* les femmes musulmanes se sentent humiliées sous le tchador. C'est peut-être bien le contraire.

Le masque hygiénique n'est pas seulement une protection, mais un signe d'intégration et un permis de sévir. Il est la gloire de millions d'obscur chefs-faillons montés du fond des sous-sols bureaucratiques de Gogol ou de Kafka. Il est la revanche de tous ceux - les neuf dixièmes des classes, peut-être — qui, lorsqu'on leur lisait *Le Loup et le Chien* de La Fontaine, n'osaient confesser qu'ils préféreraient de loin la laisse dorée du chien, parce qu'il était chic de vanter la liberté du loup. Le masque est l'étendard d'une humanité fatiguée d'être libre et différenciée et qui *peut* enfin nous le grogmeler à travers sa muselière.

Me revient à l'esprit une pensée fulgurante. Je retrouve les *Simplex remarques sur la France* d'Albert Caraco et j'y retrouve cette note (n° 246) sur la France avortée, futur pays sans visage. Ce sera le *pain de méninges* de ce numéro.

### 15.8.2020. Des ponts qui ne relient rien à rien

Cela se passait dans les années 1990, au Honduras, pays constamment malmené par les pluies et les ouragans. Le gouvernement avait décidé d'investir dans un pont stratégique sur le fleuve Choluteca, où les crues avaient emporté toutes les construc-

tions précédentes. On mandata à grands frais une firme japonaise qui construisit une merveille indestructible de 500 mètres de long. Inauguré en 1998, le pont sur le fleuve Choluteca était la fierté du pays.

Par malheur, 1998 fut aussi l'an-



née de l'ouragan Mitch. Des pluies de déluge s'abattirent sur l'Amérique centrale. Deux mètres de colonne d'eau — l'équivalent de six mois de précipitations — tombèrent en quatre jours. Des milliers de personnes périrent. Tous les ponts du Honduras furent emportés. Tous sauf un.

Les ingénieurs avaient tenu leur promesse. Le pont sur le fleuve Choluteca était debout, fier, immaculé, intact. Mais il ne reliait plus rien à rien. Aucune route n'y menait, aucune n'en partait. Le lit du fleuve lui-même s'était déplacé. Le pont enjambait un désert sablonneux. La nature avait donné aux hommes une leçon aussi cruelle que facétieuse.

Il me semble que nous devrions tous imprimer la photographie de ce pont et l'épingler sur les murs. Il résume le drame de la société que nous sommes en train de construire. Je pense évidemment à cette société de l'hypersécurité et de l'hypersurveillance obsédée par le principe de précaution — et que ces obsessions mêmes poussent au précipice.

Entre l'héritage des siècles «obscur» et l'avenir radieux de la civilisation technologique, nous avons construit des ponts indestructibles. Mais tout en les construisant, nous nous sommes livrés, en bons sauvages que nous sommes restés, à des danses de la pluie pour provoquer les éléments. Et voici: les puissances invoquées sont en train d'emporter les berges et de déplacer le lit des fleuves. Au train où c'est parti, nos successeurs venus d'un autre monde trouveront une planète dévastée ceinturée d'un dense réseau de satellites de communication en parfait état de marche. Mais de ce qu'il restera d'humanité, plus aucun message ne viendra, sinon peut-être des grognements.

Mais j'ai tort de peindre de telles scènes. Les grandes visions apocalyptiques ont un effet sédatif et anesthésiant. Oui, c'est comme ça, qu'y pouvons-nous? C'est sur un autre plan que l'image du pont sans fleuve peut nous *émouvoir*. C'est-à-dire, littéralement, nous *mettre en mouvement*. Je veux parler d'un plan personnel.

Nous ne sommes pas des îles. Malgré tous les efforts entrepris pour nous déshumaniser, nous isoler et nous priver de visage, nous nous rassemblerons par notre souffrance même en retrouvant le goût du risque, c'est-à-dire de la vie. Il vaut mieux être emporté par la crue que de rester debout, sans routes à relier ni rivière à enjamber, au milieu d'un désert boueux. Déjà, dans le monde entier, des gens se lèvent pour dire non à cet enlèvement.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Les chemins noirs en nous

**L**ES CHEMINS NOIRS SONT CEUX QU'ON NE VOIT PAS, ILS SONT DONC AUSSI CEUX NOUS AIDANT À NOUS SOUSTRAIRE AU REGARD DES AUTRES. CAR IL EST PARFOIS BON DE LE FAIRE. AINSI QUE LE DIT ÉPICURE: «CACHE TA VIE!»

Au lendemain d'un accident qui faillit le laisser paralysé, Sylvain Tesson entreprit de traverser la France à pied: une traversée de deux mois et demi qui le mena des Alpes-Maritimes à la presqu'île du Cotentin, en passant par le Massif Central et les Pays de la Loire. Il en tira un très beau livre, *Les Chemins noirs* (1).

Ce récit peut se lire au premier degré, mais il a aussi une dimension métaphorique. C'est l'histoire d'un homme qui retrouve la vie après avoir failli la perdre, mais elle se lit en même temps comme un guide pratique en temps d'orage: que faire, mais aussi s'abstenir de faire, lorsque le monde autour de nous vacille, comme cela parfois se produit, et que nous voulons néanmoins continuer à vivre. Car, à sa propre échelle, Sylvain Tesson a lui-même vécu cette expérience. Il aurait pu se contenter d'écouter les médecins, suivre leurs conseils pratiques, leurs prescriptions, mais il a préféré se prendre lui-même en main, trouver en lui-même les ressources nécessaires pour renouer avec la vie. Concrètement, il a entrepris ce voyage à pied. C'est ce voyage même qui nous intéresse. Que nous dit-il de *nous-mêmes* et de ce que *nous-mêmes* devrions aujourd'hui entreprendre pour survivre à d'éven-

tuels accidents (aussi bien micro- que macroscopiques) ?

### UNE FRANCE INVISIBLE

Les chemins noirs ne doivent pas être confondus avec les sentiers de grande randonnée (GR), ceux qu'on emprunte pour aller, par exemple, à Compostelle. Ce sont des chemins qu'on ne voit pas, qui sont peut-être même justement *faits* pour ça: pour qu'on ne les voie pas. C'est l'ancienne France piétonnière, ils se perdent dans les forêts, le maquis. Mais ils n'en existent pas moins. Sylvain Tesson nous explique lui-même le sens de sa démarche. Les chemins noirs sont ceux qu'on ne voit pas, ils sont donc aussi ceux nous aidant à nous soustraire au regard des autres. Car il est parfois bon de le faire. Il cite ici Épicure: «Cache ta vie». Cache ta vie, ou encore deviens invisible. *How to be invisible* est le titre d'un ouvrage récemment paru aux États-Unis (2). Comment devenir invisible? Il y a différentes manières d'y parvenir. L'une d'entre elles est de disparaître dans la nature. Les chemins noirs nous y aident.

En réalité cela va beaucoup plus loin. Les chemins noirs, explique Sylvain Tesson, ne sont pas seulement ceux qu'on ne voit pas, il faut aussi les prendre au figuré. Ils désignent alors

l'intériorité, plus exactement encore les mille et une manières de se la *réappro-prier*. Car, bien souvent, nous l'avons perdue, nous avons même oublié que nous en avons une. Et donc nous devons la retrouver, reprendre contact avec elle. «Cache ta vie» veut aussi dire cela. Il y a en toi une vie qui se cache, elle est même la vraie vie. Il est bon qu'elle se cache, car autrement elle ne serait pas ce qu'elle est, la vraie vie. Mais il est bon aussi que tu reprennes contact avec elle. Car elle est ce qui te maintient en vie. C'est la démarche socratique: «Connais-toi toi-même». Mais au-delà aussi stoïcienne: «Il était difficile de faire de soi-même un monastère mais une

fois soulevée la trappe de la crypte intérieure, le séjour était fort vivable. Je me passionnais pour toutes les expériences humaines du repli» (p. 116).

On pense ici à l'image de la «citadelle intérieure», chère à Marc-Aurèle. L'image ici proposée est celle du monastère, mais le monastère est lui aussi une citadelle. Le moi profond joue ici le rôle de refuge, de position de repli, au sens du repli stratégique. On ne peut rien faire d'utile, ni pour soi-même, ni pour les autres, si l'on ne dispose pas d'une telle position. Concrètement, elle nous préserve de la peur, du découragement. C'est en elle également, en cas d'accident, que nous puisons les ressources

nécessaires pour «garder le moral», et ensuite nous reconstruire. D'où le repli en question. Face à une menace qui peut être n'importe laquelle, on est inmanquablement conduit, dans un premier temps au moins, à se *mettre à distance*, et pour cela (entre autres) à «soulever la trappe de la crypte intérieure». L'espace ainsi créé n'est pas ici physique mais mental. Mais l'effet est le même.



PHOTO © SLOBODAN DESPOT 2019

#### SE (RE)PRENDRE EN MAIN

Bref, pour en revenir au monde qui vacille, s'il nous confronte à quelque chose, c'est d'abord à *nous-mêmes*. Il nous interpelle sur notre propre aptitude à survivre à de tels épisodes. Nous ne savons pas si nous survivrons à

l'effondrement, peut-être y succomberons-nous. Mais en tout état de cause il est *notre affaire*. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut interpréter la scène d'ouverture de *Sur les Chemins noirs*, lorsque Sylvain Tesson, non pas exactement envoié promener les médecins, mais décide de se passer de leurs conseils (ils voulaient le faire séjourner dans un centre de rééducation). Elle a évidemment valeur emblématique. Dans les crises qui s'annoncent (crises économiques, sanitaires, mais aussi raciales, politiques, etc.), nous ne pourrions en fait compter que sur nous-mêmes. On ne saurait bien sûr ignorer complètement les économistes,

les épidémiologistes, les experts en tous genres. Mais il en va de ces crises comme de l'accident de Sylvain Tesson. Nous ne nous en tirerons que si nous nous prenons d'abord en main.

Bref, les chemins noirs sont d'abord des chemins *en nous-mêmes*, nous menant *vers nous-mêmes*. Nous nous enfonçons en nous-mêmes pour aller vers nous-mêmes. C'est ce que symbolise cette traversée à pied. Le parallélisme avec Compostelle retrouverait ici une certaine justification. C'est une expérience spirituelle. Sauf que l'itinéraire de Compostelle est le même pour tout le monde, alors que les chemins noirs sont tous différents les uns des autres. Chacun s'invente ses propres chemins noirs à lui, son propre itinéraire de Compostelle. On est dans une démarche individualiste. On arrivera peut-être à Compostelle, mais peut-être aussi ailleurs.

L'ouvrage de Sylvain Tesson s'articule en trois grands moments: 1) L'accident; 2) les chemins noirs; 3) et un troisième moment qui est la guerre.

#### AU BOUT DU VOYAGE, LA GUÉRILLA

Nous avons parlé des deux premiers moments, mais pas encore du troisième. Le récit de Sylvain Tesson débouche en effet sur une réflexion au sujet de la guerre, plus spécifiquement encore la guerre de guérilla. On partira ici de l'idée que cela fait partie du message. Peut-être, même, en est-ce l'essentiel, le cœur. Sylvain Tesson, disions-nous, commence sa traversée de la France dans le Sud-Est pour la terminer dans le Nord-Ouest, au Cotentin. C'est peut-être le fruit du hasard. Mais peut-être

aussi le contraire. Le Cotentin est un des hauts lieux des guerres de Vendée. À partir de là, comment ne pas les évoquer? Et c'est ce que fait Sylvain Tesson. Il avait certainement ses raisons de le faire. Rappellera-t-on par ailleurs que les guerres de Vendée ont fourni la matière première du chapitre que Clausewitz a consacré dans son propre ouvrage, *De la guerre*, à la guerre de guérilla. Les guerres de Vendée ont donc elles aussi une signification emblématique. Quand on évoque les guerres de Vendée, on évoque la guerre de guérilla en général. C'est la partie pour le tout.

Le nom de Clausewitz n'apparaît pas dans *Sur les Chemins noirs*. Un autre nom en revanche apparaît, celui de Barbey d'Aureville, auteur, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'un roman intitulé *Le Chevalier des Touches* (3). C'est sur lui que s'appuie Sylvain Tesson pour évoquer les guerres de Vendée. Je ne connaissais pas personnellement ce texte, je l'ai donc lu à la suite de *Sur les chemins noirs*. Car, bien sûr, il y avait une invitation à le lire. Je l'ai en tout cas senti ainsi. On est très proche ici de Clausewitz. Mais le style est forcément différent. Il développe également d'autres idées. Il en va de la guerre comme des chemins noirs. Chacun s'invente à lui-même sa propre guerre. J'y consacrerai mon article de la semaine prochaine.

#### NOTES

1. Gallimard, 2016.
2. J.J. Luna, *How to be invisible: protect your home, your children, your assets, and your life*, St. Martin's Press, 2012.
3. Folio, 1976.

## TURBULENCES

### **RUSSIE - Le blitzkrieg du vaccin**

La Russie a donc pris tout le monde de court en enregistrant son propre vaccin avant les autres. Deux mois de test humain et... hop!

Pour mieux faire passer la piqûre, le président Poutine a claironné que sa propre fille s'était déjà fait vacciner. Bon, le directeur de l'institut d'Etat concerné, Aleksandr Ginzburg, dit qu'il ne l'a pas vue passer, sinon peut-être comme volontaire anonyme. Mais qui s'arrêtera à de tels détails?

Bill Gates, écoeuré de s'être fait coiffer au poteau, a aussitôt déclaré ce vaccin fiable à 50% seulement, en oubliant que c'était déjà un chiffre enviable en comparaison des vaccins contre les gripes saisonnières ou du fameux Gardasil. Le ministre de la maladie refuse de lui accorder sa confiance et les «scientifiques» occidentaux sont «inquiets». La Russie, c'est notoire, est un pays totalement attardé au point de vue de la santé publique, comme de l'armement, de l'enseignement supérieur ou de l'astronautique.

Certains pays du monde extra-occidental, probablement écoeurés, eux, par la bouille omniprésente du binocleux «je-suis-riche-donc-je-sais-tout», ou par les pressions des multinationales du perlimpinpin, ont déjà fait part de leur intérêt pour la médecine de l'homme russe...

Au final, la question est simple: ce vaccin est-il a) une préparation agissante ou b) un placebo? Au stade où l'on en est, l'option b paraît préférable. Au moins elle ne nuit pas, et de toute façon le Covid-19 est en train de s'éteindre de mort naturelle malgré tous les efforts des équipes de réanimation. Le vaccin concocté par les laboratoires d'Etat russe aura parfait-

tement accompli sa mission qui était, vraisemblablement, de fermer le marché russe à la prédation des multinationales pharmaceutiques. Voire de leur en piquer deux ou trois autres au passage.

\* Lire également: l'analyse de Karine Béchet-Golovko

### **LISEZ-MOI ÇA! - «Sur les falaises de marbre» d'Ernst Jünger**

**Ce qu'il apporte.** «Sur les falaises de marbre» est une contrée imaginaire, proche de la vaste Marina, terre de bonheur et d'utopie, qu'Ernst Jünger nous présente comme exemple d'une noble et ancestrale Arcadie. Le travail du vin et du blé est respecté et les poètes y sont vénérés. Le droit structure la vie et les mœurs des habitants et, ainsi, l'harmonie et la concorde peuvent régner.

A l'opposé, sur son autre versant, les plaines de Campagna sont, quant à elles, ravagées par des actes de banditisme et de violences guerrières. Un monde violent, primitif et clanique entraîne ces troubles, lesquels enveniment toute la région. Ces conflits resurgissent sur Marina. Dans ce chaos, deux hommes, sous les traits d'un technocrate et d'un aristocrate finissant, vils, froids, sans racines et rongés par la violence sont chargés de manipuler ces tensions à leurs propres fins.

A travers ce récit, sombre et ténébreux, sous couvert de fiction, on devine clairement la critique d'Ernst Jünger contre les régimes totalitaires, en véritable prophète de l'Apocalypse à venir. Le livre est paru en 1939, à l'aube de la seconde guerre mondiale.

**Ce qu'il en reste.** Ernst Jünger est le *Inspekteur des Heeres* de la littérature allemande. Mort à 103 ans, il a traversé tout le XXe siècle et nous a légué une œuvre totale et sans compromis. Critique avant-gardiste du monde technologique

et de la décadence de la pensée libérale, il a vu et brillamment décrit le pouvoir d'anéantissement de notre civilisation. Nationaliste, proche de la Révolution conservatrice, il a été le premier à entrevoir les horreurs futures du régime nazi et s'en est tôt distancié, avec classe et élégance.

**A qui l'administrer?** A tous ceux qui veulent découvrir une pensée puissante, libre, originale et intime. Ernst Jünger est un monument qui se place dans l'éternité.

- \* Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*, Gallimard, 2018. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

### **COVID\_19 - La Suède largement gagnante**

Même déchu de leur empire et de leur grandeur passée, les Britanniques ont gardé une certaine condescendance à l'égard des «petites» nations européennes. Il est d'autant plus surprenant de lire sous la plume de l'économiste Alistair Heath, journaliste et rédacteur en chef du très conservateur *Sunday Telegraph*, le commentaire suivant:

« Nous le savons maintenant: la Suède a eu largement raison et le pouvoir britannique catastrophiquement tort. Anders Tegnell, l'épidémiologiste en chef de Stockholm, a remporté une triple victoire: beaucoup moins de décès par habitant qu'en Grande Bretagne, le maintien des libertés essentielles et des chances, y compris en matière scolaire, et ce qui est le plus étonnant, une récession qui est deux fois moins grave que chez nous (...). On pourrait se demander dans l'hypothèse où tous les pays auraient suivi une stratégie de type suédois si le choc économique ne se serait pas réduit à une contraction qui n'aurait pas dépassé 3 ou 4 % du PIB. Ce taux pourrait être considéré comme le coût véritable du virus si une politique raisonnable en réaction à la pandémie avait été suivie. Par contraste, l'économie britannique a plongé de 22,2 % dans le premier semestre 2020,

un résultat qui est trois fois plus mauvais que celui de la Suède, alors que le surplus de décès a été chez nous de 45 %. Le PIB de l'Espagne a plongé encore plus (-22,7 %), tandis que la France (-18,9 %) et l'Italie (-17,1 %) ont souffert un peu moins, mais tous les trois ont enregistré un excédent de morts [dus au Covid] trois fois plus important que la Suède.»

Nos journalistes et nos autorités auraient intérêt à lire et relire cette analyse qui, à travers le cas suédois, pointe du doigt une *«incompétence choquante qui a pénalisé l'économie britannique de plusieurs milliards de livres»*.

- \* **J.-M. Bovy**/15.08.2020

### **MANIPULATION - Le héros de Hong-Kong était un visage pâle**

L'intrépide Max Blumenthal (*The Gray Zone*) a fait tomber le masque d'une belle opération d'intoxication U. S. à Hong-Kong. Une figure emblématique de la résistance hongkongaise (sur internet du moins), chouchou de la presse occidentale, s'avère être un visage pâle, un agent d'influence Yankee du nom de Brian Patrick Kern.

De quoi relire d'un tout autre œil les reportages émouvants sur le martyr de l'ancienne colonie britannique...

Un Américain ayant des liens avec Amnesty International et des figures clés du séparatisme à Hong Kong s'est fait passer en ligne pour un natif de Hong Kong nommé Kong Tsung-gan. Cité régulièrement comme un militant de base et un écrivain par les principaux organismes de presse et publié dans les médias anglophones, le personnage fictif de Kong semble avoir été concocté pour diffuser une propagande antichinoise sous un masque «jaune».

### **COVID\_19 - Le trentenaire décédé était une fake news**

Un trentenaire bernois en parfaite santé est mort du coronavirus! «Sa mort est tragique, mais pas surprenante»,

<p><b>DÉCÈS D'UN TRENTENAIRE À BERNE</b> Avant 3 heures</p> <p><b>«C'était un jeune homme en bonne santé»</b></p> <p>Un homme de 30 ans domicilié dans le canton de Berne est décédé du coronavirus. Il n'était pas dans un groupe à risque. Sa mort est tragique, mais pas surprenante, selon le chef de la division des Maladies</p>	<p><b>CORONAVIRUS</b> Avant 1 heure</p> <p><b>Décès d'un trentenaire à Berne: il s'agit d'une erreur</b></p> <p>L'OFSP a annoncé le décès d'un jeune homme «en bonne santé», victime du coronavirus dans le canton de Berne. Il s'agit d'une erreur, signale en soirée la Direction cantonale bernoise de la</p>
--	--

conclut avec componction le chef de la division des Maladies transmissibles de l'Office fédéral de la santé publique.

Ce n'est pas la mort du patient qui est surprenante, c'est sa résurrection: dans la soirée, l'OFSP annonçait que cette nouvelle alarmante diffusée avec empressement par les médias était une erreur. En

fait, le canton de Berne n'avait signalé aucun décès à l'OFSP.

Après son énorme couac sur les statistiques de contamination du 31 juillet, on se demande si l'OFSP réussira à se faire décerner un «label rouge» de désinformation par le Décodex du *Monde*.

### Pain de méninges

#### UN PAYS SANS VISAGE

Ce qui me frappe est désormais le vide envahissant les idées les premières et se communiquant, par les idées, au reste. Ce qui m'étonne est l'irréel qui se répand sur les réalités, comme pour en retrancher l'évidence. Ce qui m'effraie est cette persuasion que tout se désassemble, pour avoir donné sa mesure, rempli sa mission et fait son temps. Or, tel est le cas de la France et je vois plus de remède à cet avortement dans l'avenir, on dirait une naissance à rebours, qui nous vaudra peut-être un pays sans visage.

- Albert Caraco, *Simple remarques sur la France* (L'Age d'Homme, 1975), note 246.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

# OMBRE PORTÉE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

